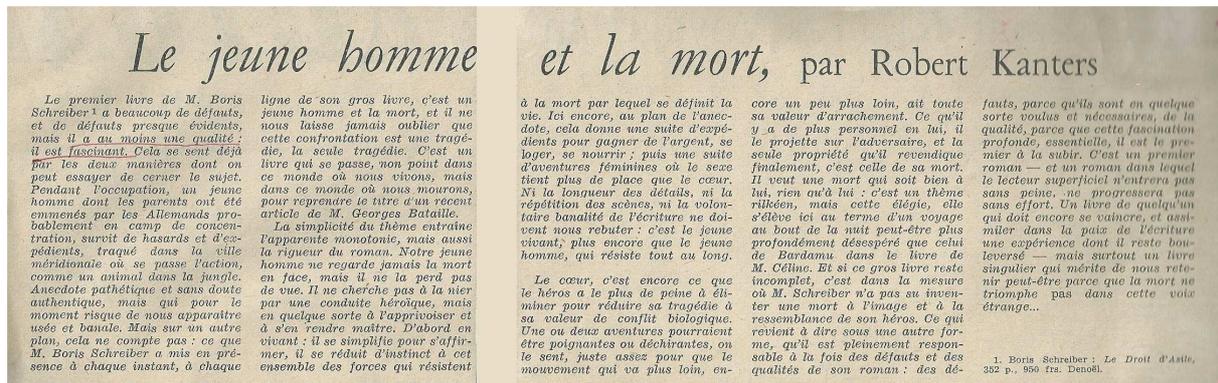


Le jeune homme et la mort, par Robert Kanters

Le premier livre de M. Boris Schreiber beaucoup de défauts, et de défauts presque évidents, mais il a au moins une qualité : il est fascinant. Cela se sent déjà par les deux manières dont on peut essayer de cerner le sujet. Pendant l'occupation, un jeune homme dont les parents ont été emmenés par les Allemands probablement en camps de concentration, survit de hasards et d'expédients, traqué dans la ville méridionale où se passe l'action, comme un animal dans la jungle. Anecdote pathétique et sans doute authentique, mais qui pour le moment risque de nous apparaître usée et banale. Mais sur un autre plan, cela ne compte pas : ce que M. Boris Schreiber a mis en présence à chaque instant, à chaque ligne de son gros livre, c'est un jeune homme et la mort, et il ne nous laisse jamais oublier que cette confrontation est une tragédie, la seule tragédie. C'est un livre qui se passe, non point dans ce monde où nous vivons, mais dans ce monde où nous mourons, pour reprendre le titre d'un article de M. Georges Bataille.

La simplicité du thème entraîne l'apparente monotonie, mais aussi la rigueur du roman. Notre jeune homme ne regarde jamais la mort en face, mais il ne la perd pas de vue. Il ne cherche pas à la nier par une conduite héroïque, mais en quelque sorte à l'apprivoiser et à s'en rendre maître. D'abord en vivant : il se simplifie pour s'affirmer, il se réduit d'instinct à cet ensemble des forces qui résistent à la mort par lequel se définit la vie. Ici encore, au plan de l'anecdote, cela donne une suite d'expédients pour gagner de l'argent, se loger, se nourrir ; puis une suite d'aventures féminines où le sexe tient plus de place que le cœur. Ni la longueur des détails, ni la répétition des scènes, ni la volontaire banalité de l'écriture ne doivent nous rebuter : c'est le jeune vivant, plus encore que le jeune homme, qui résiste tout au long.



Le cœur, c'est encore ce que le héros a le plus de peine à éliminer pour réduire sa tragédie à sa valeur de conflit biologique. Une ou deux aventures pourraient être poignantes ou déchirantes, on le sent, juste assez pour que le mouvement qui va plus loin, encore un peu plus loin, ait toute sa valeur d'arrachement. Ce qu'il y a de plus personnel en lui, il le projette sur l'adversaire, et la seule propriété qu'il revendique finalement, c'est celle de sa mort. Il veut une mort qui soit bien à lui, rien qu'à lui : c'est un thème rilkeén, mais cette élégie, elle s'élève ici au terme d'un voyage au bout de la nuit peut-être plus profondément désespéré que celui de Bardamu dans le livre de M. Céline. Et si ce gros livre reste incomplet, c'est dans la mesure où M. Schreiber n'a pas su inventer une mort à l'image et à la ressemblance de son héros. Ce qui revient à dire sous une autre forme, qu'il est pleinement responsable à la fois des défauts et des qualités de son roman : des défauts, parce qu'ils sont en quelque sorte voulus et nécessaires, de la qualité, parce que cette fascination profonde, essentielle, il est le premier à la subir. C'est un premier roman — et un roman dans lequel le lecteur superficiel n'entrera pas sans peine, ne progressera pas sans effort. Un livre de quelqu'un qui doit encore se vaincre, et assimiler dans la paix de l'écriture une expérience dont il reste bouleversé — mais surtout un livre singulier qui mérite de nous retenir peut-être parce que la mort ne triomphe pas dans cette voix étrange...